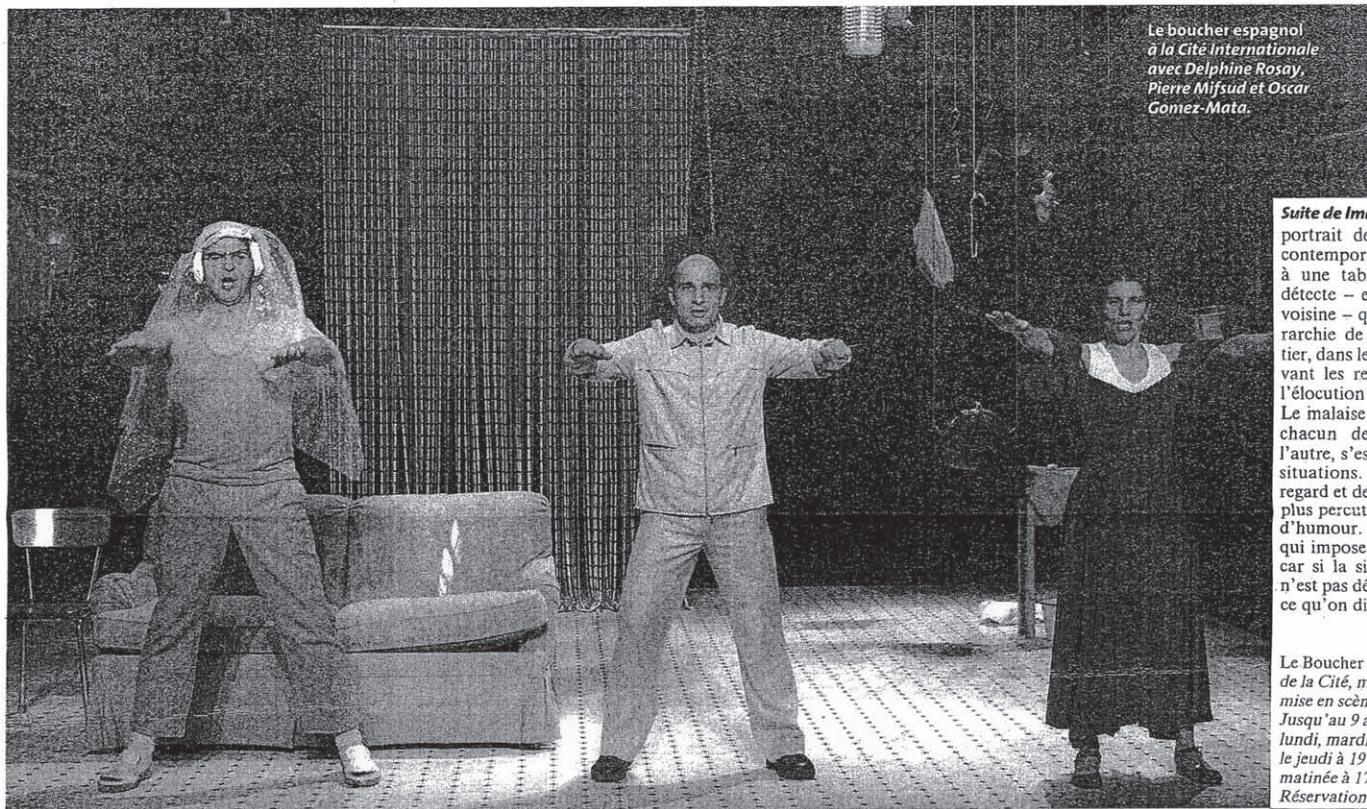


**Théâtre** Dramaturge, metteur en scène, Rodrigo Garcia fait théâtre de tout bois. Rencontre avec un créateur qui œuvre de l'autre côté des Pyrénées.

## Drame à l'étal



Le boucher espagnol à la Cité internationale avec Delphine Rosay, Pierre Mifsud et Oscar Gomez-Mata.

Suite de lma page 23

portrait de la société espagnole contemporaine, simplement assise à une table de restaurant. Elle détecte – en observant une table voisine – qui est qui, dans la hiérarchie de l'entreprise, du quartier, dans le couple, juste en observant les regards qui se croisent, l'élocution des uns et des autres... Le malaise vient de là, parce que chacun de nous, un jour où l'autre, s'est trouvé dans de telles situations. Cette férocité du regard et de l'écriture est d'autant plus percutante qu'elle est truffée d'humour. Un humour décapant qui impose une distance salutaire car si la situation est grave, elle n'est pas désespérée... Enfin, c'est ce qu'on dit.

Zoé Lin

Le Boucher espagnol au Théâtre de la Cité, montage, traduction et mise en scène Oskar Gomez Mata. Jusqu'au 9 avril, en soirée à 20 h 30 lundi, mardi, vendredi et samedi, le jeudi à 19 h 30. Dimanche en matinée à 17 h 30. Réservations : 01 43 13 50 50.

**Le Théâtre international de la Cité accueille en ses murs une pièce de ce jeune auteur dramatique, Boucher espagnol, mis en scène par Oskar Gomez Mata.**

**R**odrigo Garcia est né à Buenos Aires et vit depuis l'âge de vingt-deux ans à Madrid. Il écrit dans l'urgence. Évoque la violence faite au monde avec acuité, une pertinence auquel nul lecteur n'échappe. On est happé par cette écriture vive, parfois économe de phrases d'où fusaient paradoxalement des monologues, longues joutes verbales où les personnages s'emportent dans d'étranges logorrhées. Alors les mots prennent sens, dessinant un étrange ballet, nous entraînant irrémédiablement vers des questionnements sur l'état du monde. Hommes, femmes, les personnages de Rodrigo Garcia s'envoient à la gueule leur lâcheté, leur colère, leur révolte lointaine camouflée sous d'épaisses couches de bêtises, telle humaine.

« J'écris effectivement dans l'urgence. Vu notre fonctionnement de compagnie indépendante, je n'ai pas le temps d'écrire une

œuvre dans la mesure où je ne vis pas retranché loin du théâtre. J'écris et de suite nous jouons, nous montons la pièce. Je n'ai aucun texte d'avance dans un tiroir. » Plus tard, il précise sa pensée : « le théâtre est un outil social qui n'a pas grand-chose à voir avec l'art et l'artiste ». Il travaille l'écriture au corps, s'acharne sur la syntaxe qu'il prend un malin plaisir à déstructurer, à casser pour construire autre chose. Ses références sont inclassables, traversent les siècles sans se soucier de leur chronologie : on pense pêle-mêle à Quevedo – grand poète de la littérature du siècle d'or espagnol – à Beckett, Céline, Thomas Bernhard mais aussi à Buñuel ou encore à Goya, celui de la période noire. D'ailleurs, il ne s'en embarrasse pas par refus de s'enfermer dans un théâtre « écrit uniquement pour des spécialistes, qui fonctionne par codes et par dogmes ». Son écriture s'inspire du quotidien, de la rue « où j'ai grandi, dans cette banlieue populaire de Buenos Aires au milieu de copains destinés à devenir ouvriers ou maçons ». Il rêve d'un théâtre où « n'importe qui puisse pousser la porte » sans hésiter sur le pas, sans aucun complexe. Son écriture est un prolongement

du réel et s'il s'en inspire fortement, sa force réside dans la dimension poétique qu'il lui confère. Ses personnages peuvent débiter des horreurs, parler en argot – la langue de Cervantès est en ce sens peut-être plus inventive et plus cru que le français – Garcia évite la caricature facile et se garde de tout naturalisme. Et met l'accent là où ça fait mal, cogne juste, frappe fort. Ses personnages se complaisent dans une déliquescence de la pensée, s'arrangent comme ils le peuvent pour exister et font semblant de croire que leur banale existence est des plus originales. Dans *Vous êtes tous des fils de pute*, texte en deux parties totalement inégales, un seul personnage parle, deux autres l'entourent, l'un pour l'embrasser, l'autre pour le gifler parce que, écrit-il en introduction, « chaque action que nous avons réalisée, consciemment ou inconsciemment, tout au long d'une vie (...) a récolté l'approbation des uns et les coups des autres, c'est-à-dire le jugement d'un tiers. Et personne n'avait raison ». Dans *Notes de cuisine*, il imagine en exergue « une table où l'on pourrait cuisiner pour de vrai avec des ustensiles, des brûleurs, des légumes, de la viande (...) il est

important que la femme ne cuisine pas. » Retour à la case départ : le théâtre comme miroir – fidèle et infidèle selon le côté où l'on se place – de notre société. De la société espagnole en l'occurrence où les schémas machistes classiques régissent encore les rapports hommes-femmes. Où l'idéologie post-franquiste continue de se répandre même si le socle peut donner le sentiment de se fissurer. L'ère de la movida furieuse et joyeuse ne semble plus qu'une parenthèse lointaine. Le retour d'un type comme Aznar marque un retour à l'ordre moral, tout ça pue la bonne Espagne catholique, apostolique et romaine. Le racisme à l'égard de tout ce qui n'est pas « made in Spanish » a pignon sur rue : Gitans, Arabes, pédés, dehors, fuera ! Vive la zarzuela (opérette espagnole qu'affectionnait le Caudillo) et le théâtre de boulevard. « España va bien », merci M. Aznar ! Ce retour de bâton a commencé à la fin des années quatre-vingt. Le vent d'audace que connut le théâtre espagnol, à travers le festival d'Automne à Madrid ou el Mercat de las Flores à Barcelone, s'essouffle. « L'institution théâtrale espagnole, l'État nous ignorent totalement. Plus aucun festi-

val n'ose programmer des esthétiques novatrices comme ce fut le cas. Les compagnies qui proposent une autre esthétique ne bénéficient d'aucune attention, d'aucune subvention. Dans ce panorama, rares sont celles persévèrent, qui s'entêtent. Si j'ai pu continuer à faire le théâtre que je voulais, c'est parce que j'exerçais un métier alimentaire et je pouvais donc me passer de toute aide. » « Je fais du théâtre parce que je n'aime pas l'organisation du monde. Mes pièces peuvent se lire, au final, comme une esquisse de réponse. » Et si message il y a, « il est politiquement incorrect. Je ne veux pas me soumettre au sens commun, je ne veux pas de ce consensus que l'on voudrait nous imposer. Alors je glisse dans mes pièces des propos qui peuvent surprendre, être mal interprétés. J'aime qu'à travers mes dialogues surgissent des idées dérangeantes, loin de ce positivisme de bon aloi. Manier la confusion pour susciter la réflexion ». Rodrigo Garcia écrit à rebrousse-poil, incommode par son irrévérence. Dans *L'Avantage avec les animaux*, c'est qu'ils t'aiment sans poser de questions, un des personnages dresse de manière impitoyable le

Suite page 24